

Claude Vermette

Lorsque l'exubérance prend forme

Normand Biron

Volume 4, numéro 2, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

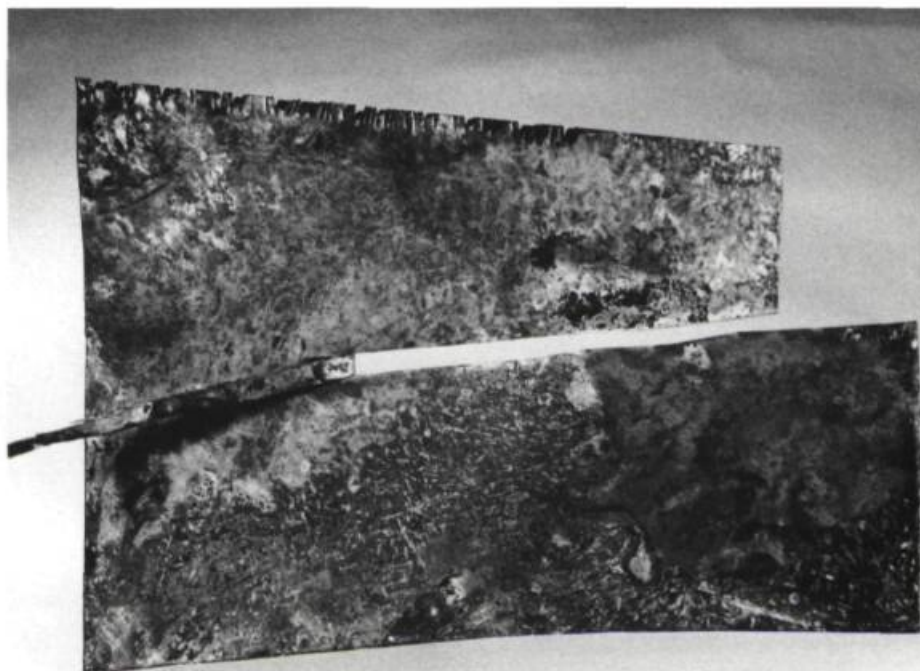
Biron, N. (1988). Claude Vermette : lorsque l'exubérance prend forme. *Espace Sculpture*, 4(2), 27-27.

CLAUDE VERMETTE:

LORSQUE L'EXUBÉRANCE PREND FORME

«La seule vérité est qu'il faut se créer, créer! C'est alors seulement qu'on se trouve». Luigi Pirandello. Si l'on est familier avec l'œuvre du peintre et céramiste Claude Vermette qui expose régulièrement tant à Montréal qu'au Japon, en Belgique ainsi qu'à New York et à Paris, l'on ignore souvent, bien que l'on retrouve ses importantes murales en céramique dans plusieurs stations de métro de Montréal, des aéroports, des palais de justice ainsi que dans des sièges sociaux d'entreprises, telles General Motors et Mac Millan Bloedel à Vancouver, que Vermette est à la fois sculpteur et qu'il vient de présenter 40 sculptures, réalisées de 1984 à 1987, à travers lesquelles l'on retrouve une immense liberté, doublée d'une rigueur et d'une aisance rares.

(1)  Donnant vie à la matière, il a tiré du silence de fines lamelles de cuivre, des personnages fiers qui jubilent, gambillent et scrutent les regards qui les interrogent, les entourent, voire les contournent. L'on reconnaît au passage "Alicia, hommage à Penalba", cette grande sculpture que la Patagonie avait marqué au point d'avoir inscrit dans son œuvre les formes rudes et vives de la pérennité géologique des temps millénaires. Alicia n'a retenu ici que les formes de l'envol, semblables à des aîlés qui se seraient posés un moment dans les territoires de la forme sculpturale. Sur un triangle pyramidal se déploie un geste qui n'a emprunté à la matière que l'allégre mouvement d'une danse rituelle dont la fugacité pourrait bien s'apparenter aux rythmes oscillatoires du temps.  Et que dire de "L'amoureux", si ce n'est que, campé hardiment sur deux longues jambes, il se dresse vers les encouragements du désir - les accents de cette sculpture semblent concentrés sur la force vitale de l'homme qui attend les fougues récompenses de la présence. Semblable à la cigale dont les deux antennes se seraient élevées pour clamer son



Déchirure (46 x 20 cm)

avidité, "L'amoureux" paraît prêt à striduler les plus beaux chants de la passion. Si la musique est l'espoir de l'âme, l'art en est l'éternité.  "Fès" n'est pas sans rappeler cette ville dont l'étymologie populaire (fas, en arabe) pourrait se traduire par 'la pioche', symbole même de ces artisans qui ont érigé en hommage à l'activité humaine une des plus belles cités du monde. De loin, l'œil se laisse enivrer par les splendeurs d'un collier de montagnes d'où surgit cette mosaïque immense et dorée que rythment de magnifiques minarets et qui nous laissent entendre les chants des 'muez-zins' sous une voûte étoilée. En franchissant l'une des portes, l'on tombe irrémédiablement dans un dédale de ruelles qui conduisent à la médessa mérinide des parfumeurs pour aller déboucher dans le grouillement inépuisable des souks de teinturiers, de menuisiers et de doreurs. Ou encore croiser une des plus anciennes universités du monde qui renferme des milliers de manuscrits dont un Averroès sur peaux de gazelle, voir par la porte entrebâillée d'une ancienne demeure, contempler les 'azulejos' andalous, ces faïences aux savantes calligraphies. Ce muret sculptural, Fès, déchiré par une porte de lumière et dont une fenêtre paraît défendre des biens précieux, fait resurgir en mémoire les remparts de cette cité du IXe siècle desquels l'on aurait arraché un fragment de passé.

 "Déchirure", l'une des plus belles œuvres de l'exposition et que l'on souhaiterait voir un jour réaliser en grand format, semble avoir inscrit sur une mince lame de cuivre la blessure corrosive du temps. Cette tresse verdoyante, pareille à l'épiderme sensible du métal, est écorchée par un trait de lumière que la pliure d'une fine lame a permise. Ce dépouillement

de la forme qui s'écrit dans l'espace, mène à la contemplation, comme il arrive que l'on s'arrête devant le travail paisible de la vie sur les murs de l'histoire.  Pour dire le plaisir ludique que nous avons eu à regarder vivre ces personnages, ces formes et ces lignes, nous serions tenté de laisser conclure Lie Tseu: «Dans ses mouvements, il est comme l'eau; dans son repos, il est comme un miroir, et dans ses réponses, il est comme l'écho». (1) Du 14 au 31 octobre 1987 à la Galerie des cinq continents, sise au 1225 de l'avenue Greene à Montréal.

NORMAND BIRON